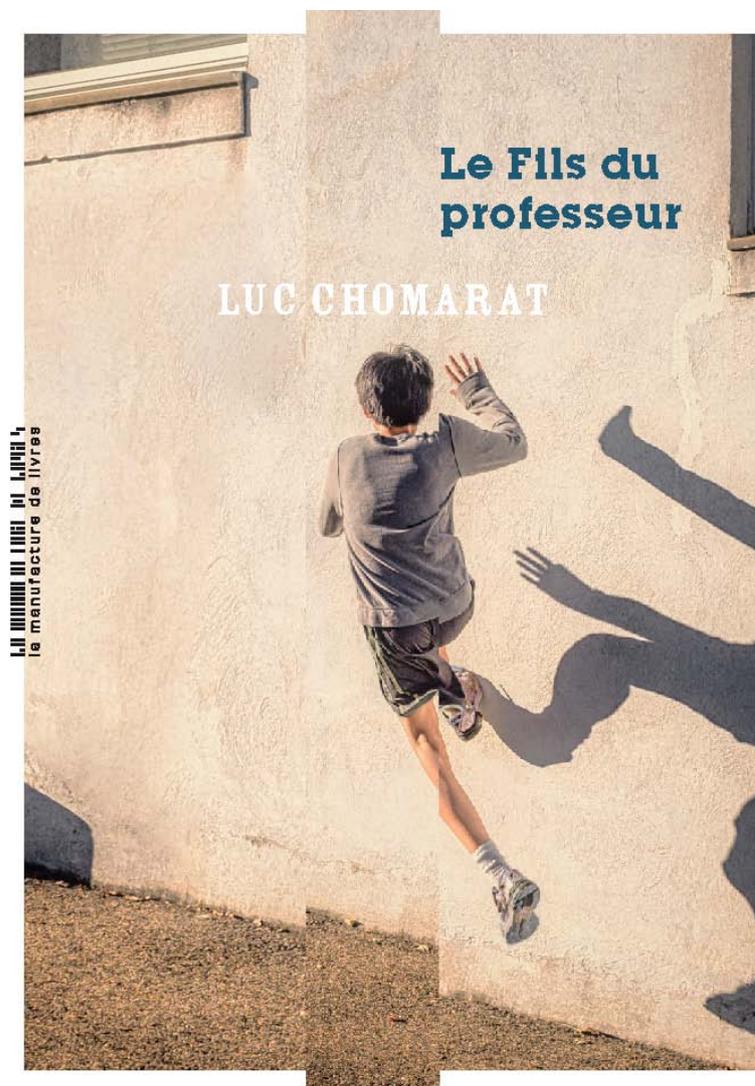


La Manufacture de Livres
la manufacture de livres

Le Fils du professeur

Luc Chomarot



CONTACT ET INFORMATIONS

La Manufacture de Livres - Flora Moricet
flora.moricet@lamanufacturedelivres.com

01 45 66 90 08

Le Monde

La jeunesse, comme une boule de flipper

Un garçon grandit dans les années 1960-1970. Très belle simplicité de Luc Chomarat

STÉPHANIE DUPAYS

Certains livres attirent l'attention par un dispositif clinquant ou un sujet-choc. D'autres ont la séduction moins tapageuse mais, dès les premières pages, donnent à entrevoir leur profondeur. *Le Fils du professeur*, de Luc Chomarat, fait partie de ceux-là : se coulant dans une forme classique, le récit d'enfance, il l'emporte par sa très belle simplicité.

Nous sommes dans les années 1960-1970 à Saint-Etienne, on roule en DS ou en 404 et, sur la vieille télé en noir et blanc, passent *Chapeau melon et bottes de cuir* et *Les Envahisseurs*. Le narrateur est un gamin tout droit sorti d'un album de Sempé. Il dit les jours ordinaires rythmés par les jeux de cow-boy, les conversations avec sa famille imaginaire, les longs voyages en voiture

pour retrouver la cousine Lina à l'autre bout du pays. Son monde tourne autour de sa mère, une belle femme à la « douceur un peu triste », et de son père, un exigeant professeur toujours plongé dans ses livres. Hypersensible, le jeune héros se pose des questions essentielles : comment Zorro et Don Diego de la Vega peuvent-ils être une seule et même personne ? Pourquoi a-t-on tiré sur Kennedy ? Pourquoi Dieu reste-t-il silencieux ? Et, surtout, comment trouver sa place parmi les siens quand on est nul en sport alors que « le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon » ?

Sans s'en rendre compte, le petit garçon devient un adolescent, c'est l'âge des premières cigarettes, des heures perdues au café du coin, et plus rien n'est simple. Le corps envoie des signaux perturbants tandis que l'époque émet aussi des signes de profonde mutation. Et puis il y a les filles, les imaginaires comme la blonde au bikini noir, les lointaines qui émergent du catalogue de La

Redoute dans leur féminité affolante et, enfin, celles du collège ou du catéchisme, qui ne sont pas moins déroutantes.

Les fêlures des adultes

Le livre est écrit, de bout en bout, à hauteur d'enfant puis d'adolescent, ce qui est toujours périlleux. Mais Luc Chomarat, auteur de polars et de romans jeunesse, échappe à la complaisance et à la mièvrerie en déployant une voix qui superpose les différents âges, comme si le narrateur adulte mettait en mots les émotions du même qu'il fut. Par le regard perçant et malicieux qu'il porte sur son monde, il restitue avec délicatesse l'éveil aux choses de la vie. Avec gravité, aussi, car dans ce quotidien sans drame apparent affleurent les fêlures des adultes qui déteignent sur l'enfant à son insu.

Le souvenir de l'Algérie d'où la famille a été rapatriée au moment des « événements » colore ce bonheur simple d'une inquiétude d'autant plus difficile à

appréhender qu'elle n'est pas nommée : « Mon père non plus n'en parlait jamais (...). Je sais aussi qu'il en rêvait toutes les nuits. Des mauvais rêves. » C'est dit sans appuyer, comme par inadvertance, mais ça forge une personnalité. Peut-être est-ce de ce silence que vient la conscience aiguë de la perte qui très tôt étreint le narrateur : « Je crois que tout le monde joue au flipper parce que c'est une assez jolie métaphore de l'existence : on ne récupère jamais sa mise de départ, et aussi habile qu'on soit, on est toujours perdant. »

Le talent avec lequel il retranscrit une époque pourrait faire de *Fils du professeur* un roman générationnel. Il n'est pourtant pas moins conseillé de le lire si on ignore ce que sont les Hush Puppies : il capte aussi les aspects universels du passage du temps avec une acuité poignante. ■

LE FILS DU PROFESSEUR,
de Luc Chomarat,
La Manufacture de livres,
272 p., 19,90 €, numérique 14 €.



ROMAN

TOUT EST POSSIBLE

★★★ *Le Fils du professeur*,
de Luc Chomar, La Manufacture
de livres, 272 p., 19,90 €.

Mai 68 a suscité de grandes interrogations : prenez *Le Prisonnier*, la série la plus bizarre de l'époque, la voici stoppée net par l'ORTF sans la moindre explication. Autant dire que le petit narrateur ne saura jamais si Numéro 6 s'en est sorti. Et ce genre de mystère-là, le gamin en a plein son cartable : pourquoi sa mère est-elle si triste, pourquoi son père est-il si austère, pourquoi faut-il croire en Dieu et pourquoi les filles sont-elles incompréhensibles ? Luc Chomar nous embarque dans l'univers à la fois banal et extraordinaire de son protagoniste durant les 17 premières années de sa vie. Son quotidien à Saint-Étienne, pas folichon, sa passion pour la BD ou la télévision qui démultiplie sa débordante imagination et le fait s'interroger sur le monde : les hommes marchent sur la Lune tandis que sa cousine adorée se fait femme, la bombe atomique pourrait bien exploser tandis que le collège devient mixte. Et puis, l'enfance s'éloigne, sensation aussi formidable qu'inquiétante que l'auteur



transforme en grande aventure. Il fait surtout parler son petit personnage sans aucune fausse note et ce roman plein de drôleries, teinté de douce nostalgie, sonne juste.

Laurence Caracalla



RENTREE LITTÉRAIRE 2/2

LE FILS DU PROFESSEUR ROMAN LUC CHOMARAT

Les Envahisseurs, la 2CV paternelle, les premiers émois... Les souvenirs d'une enfance dans les années 1960, narrés avec humour et élégance.



On imagine sans peine les photos en noir et blanc trônant sur le buffet. La mère a un côté Nouvelle Vague, taille fine et douceur un peu triste. Le père, le Professeur, se tient très droit. Et le fils, avec sa bouille un peu renfrognée, rêve d'être Josh Randall dans *Au nom de la loi*, série télé des années 1960 avec Steve McQueen. Bientôt, on ajoutera le petit frère, enfant gâté du genre casse-pieds. *Le Fils du professeur* égrène des souvenirs d'enfance, de cour de récréation entre maternelle et collège. Son charme est tellement savoureux qu'on regrette de voir grandir ce gamin qui façonne des amis imaginaires et des parents « d'à côté ». Luc Chomarat recompose les étés au soleil avec la cousine dont on est secrètement amoureux. Viennent les matins d'école quand la neige commence à tomber. Le père a choisi une 2CV, il fait froid à Saint-Étienne, c'est encore l'heure d'aller au catéchisme, la Nasa a lancé le programme *Apollo*. Sur la grosse télévision, on passe de nouveaux épisodes des *Envahisseurs*. Et puis, bien sûr, il y a le foot. Quand viennent les premiers désirs sexuels, on ne dispose que du catalogue de La Redoute, aux pages sous-vêtements, pour satisfaire les rêveries, et c'est déjà beaucoup. Puis viendra le premier vrai baiser – mais ça, c'est pour plus tard.

Luc Chomarat a écrit des polars qui ont en commun la musique légère de l'humour, doublée d'un certain pessimisme sur le monde contemporain. Dans ce *Fils du professeur*, il choisit la petite chanson mélancolique des souvenirs quotidiens. Le lecteur l'accompagne dans ses émotions enfantines, ses rêveries voyageuses entre la guerre d'Algérie, les premiers disques vinyles et les tristesses de rentrée des classes sans copains. Derrière la simplicité des anecdotes se cachent une élégance sans afféterie et un humour qui évite la nostalgie facile, mais laisse une petite boule d'émotion dans la gorge.

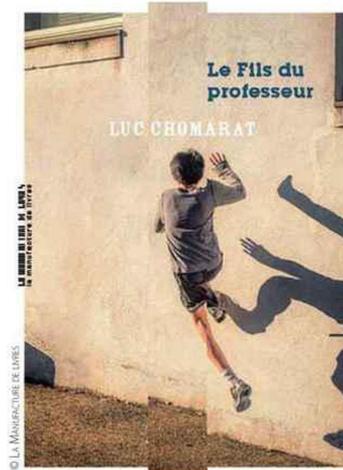
– Christine Ferniot

| Éd. La Manufacture de livres, 270 p., 19,90€.



LE FILS DU PROFESSEUR

S'évader



Luc Chomarar
- *Le Fils du professeur* - La
Manufacture de livres - 19 € 90

Luc Chomarar né en Algérie a passé sa jeunesse à Saint-Etienne. Son premier roman publié à 22 ans lui a valu de figurer sur la liste du Magazine littéraire des auteurs les plus prometteurs. Il a reçu en 2016 le Grand Prix de littérature policière pour « Un trou dans la toile ».

« C'était ce grand type à l'air sombre, un professeur sur qui personne ne voulait tomber, parce qu'il avait cette réputation d'être très sévère, ça ne rigolait pas avec lui. On imaginait bien qu'à la maison, ça rigolait pas non plus. » Ce grand type à l'air sombre, pas causant mais avec qui il aimerait causer - « j'aimais bien qu'on se dise des trucs » - c'est son père. Le père d'un gamin de cinq ans tout frais arrivé d'Algérie en Super Constellation et qui va découvrir avec papa et maman une cage à lapins de la Muraille de Chine. Papa sévira au lycée, avenue de

la Libération, en face du cinéma Le Royal et, quelques années plus tard, sur ordre du censeur, accueillera son fils dans sa classe. « J'allais avoir mon père comme prof. De toutes les catastrophes qui pouvaient m'arriver dans la vie c'était quand même la pire. » Avec le vocabulaire, les yeux, les oreilles et les raisonnements d'un gamin, le narrateur se souvient. Il se souvient du temps où les mercredis étaient des jeudis, d'un père lointain et d'une mère plus triste que triste, de voisins qu'il appelait « mes parents d'à côté », de l'arrivée d'un petit frère et du jour où sa mère le laissera tomber par terre. Il se souvient avec bonheur de sa cousine Lina, des filles du catalogue de la Redoute en petite culotte ou porte-jarretelles, du foot « qui n'est pas une option comme le latin ou le grec » [...]. Et puis un jour il sonnera chez Aurore sa copine au grand manteau et au parapluie stupide. Elle lui demandera d'enlever ses chaussures... pour commencer.

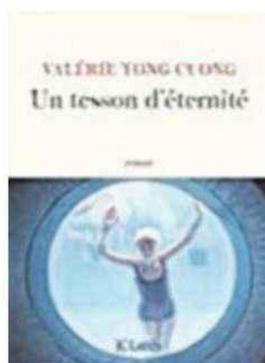
Jacques Plaine





Loisirs

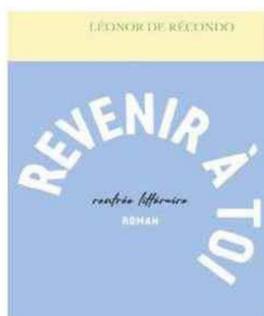
LITTÉRATURE. Les coups de cœur des bibliothécaires du mois de novembre



En ce mois de novembre, les bibliothécaires des Sables-d'Olonne partagent des coups de cœur littéraires qui laissent la part belle à des histoires de femmes.

▲ **Un tesson d'éternité de Valérie Tong Cuong ; Latès, 2021**

Anna, pharmacienne, est mariée à Hugues, en charge des affaires culturelles de la mairie ; ils ont un fils de 18 ans, Léo. Tout semble leur réussir, ils font partie de la bourgeoisie de leur village, ont constitué un réseau de gens influents autour d'eux, leur fils est brillant, promis à un avenir radieux. Et puis, tout s'écroule, lorsque Léo, lors d'une manifestation, tente de défendre la fille dont il est amoureux contre un gendarme qu'il blesse sérieusement. Il est placé en prévention, incarcéré. Ce grain de sable dans une mécanique en apparence bien huilée révèle les failles et les faux-semblants sur lesquels s'est bâtie la vie d'Anna. Tout ce qu'elle a tenté d'enfouir dans sa mémoire lui revient comme un boomerang : son enfance avec

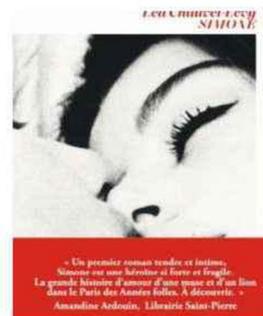


des parents épiciers au bord de la faillite, le harcèlement de plus en plus violent dont elle est victime, une amitié trahie qui la touche douloureusement.

À travers ce portrait d'Anna qui a lutté toute sa vie pour sortir de son milieu, l'auteur dissèque une société dans laquelle l'appartenance à une classe sociale ne se conquiert pas mais est innée avec ses codes, ses règles implicites. Valérie Tong Cuong est une autrice qui parle aux émotions, aux tripes, avec une grande sensibilité et une empathie pour son personnage féminin principal.

▲ **Revenir à toi Léonor de Recondo ; Grasset, 2021**

Magda, 44 ans, est une comédienne reconnue, appréciée pour la qualité de son jeu, et admirée pour sa beauté. Ce talent est une façade solide, édiflée depuis l'enfance après le départ de sa mère alors qu'elle avait 14 ans. Ce roman c'est aussi un hommage à Antigone et aux grands mythes littéraires qui nous façonnent. Un coup de fil et tout se fissure : sa mère, trente ans plus tard a été localisée. Comment ne pas tout laisser tomber pour espérer enfin la retrouver et avoir, peut-être, un semblant de réponse...



La très belle plume de Léonor de Recondo, poétique et profonde, entraîne le lecteur au cœur des pensées torturées et ambiguës de Magda où Antigone sert de référence et où il faut s'accrocher coûte que coûte... Un joli roman.

▲ **Simone de Léa Chauvel-Lévy ; L'observatoire, 2021**

Paris, 1920. Simone Rachel Kahn n'est encore qu'une jeune femme de 23 ans. Esprit libre, férue de littérature, de poésie et de philosophie, elle vagabonde dans le Paris d'après-guerre, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un qui, enfin, pourrait la faire renaître. C'est alors qu'elle rencontre celui qui fera d'elle Simone Breton. L'auteur des Champs magnétiques n'est qu'un jeune artiste, déjà exalté, mais encore à la recherche de repères, de sa véritable voie. Lui est sans-le-sou, après avoir déserté les bancs de l'école de médecine. Simone, elle, est promise à un autre. Et pourtant... Les deux amants terribles apprendront à se connaître, se tester, s'approprioiser. Elle sera sa muse. Il sera son échappatoire.

Un voyage dans le Paris des dadaïstes et des artistes en tous genres, ça vous dit ? Alors plongez-vous dans cette biographie



Famille du média : **Médias régionaux**
(hors PQR)

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **46759**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



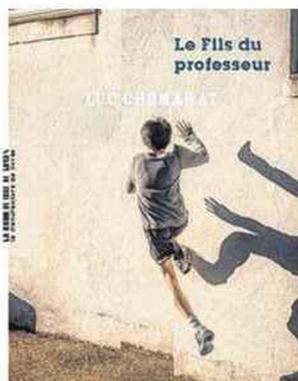
Edition : **04 novembre 2021**

P.53

Journalistes : **N.C.**

Nombre de mots : **1130**

Valeur Média : **1498€**



romancée de Simone Rachel Kahn. Derrière cette superbe couverture tirée du film « Un homme et une femme », se cache un magnifique roman, véritable voyage littéraire qui nous transporte bien au-delà de nous-mêmes à travers le destin de Simone.

▲ **Le fils du professeur de Luc Chomarar ; La manufacture des livres, 2021**

Dans ce roman écrit à la première personne, comme à hauteur d'enfant, Luc Chomarar nous raconte avec humour et émotion les années d'enfance d'un petit garçon qui pourrait être lui. Après son départ d'Algérie, la famille s'installe à Saint-Étienne, où le narrateur grandit entouré d'une mère aimante et d'un père autoritaire et distant qu'il appelle le professeur. De la magie de l'enfance aux désordres de l'adolescence, c'est une jolie chronique de la France des années 60/70, un roman tendre et nostalgique, comme une parenthèse enchantée dans cette rentrée littéraire aux thématiques plutôt sombres.

▲ **Tout ce que dit Manon est vrai de Manon Fargetton ; d'Ormesson, 2021**

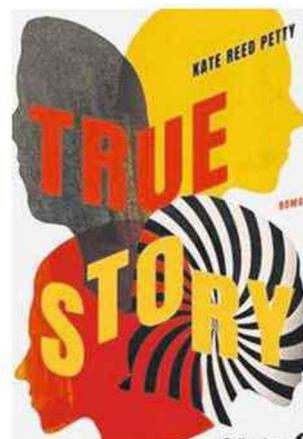
Manon a 16 ans, elle est



lycéenne et dessinatrice à ses heures perdues. Lors d'un salon du livre, elle rencontre Gérald, éditeur, prêt à travailler avec elle en publiant sa bande dessinée. Des échanges, initialement professionnels, se transforment rapidement en messages intimes. Un amour naît entre la jeune adolescente et l'éditeur. Gérald est divorcé, marié à une de ses anciennes élèves, il a 56 ans et il entretient une troisième relation... Manon est en quête d'elle-même, de sa propre vérité avec l'envie d'être aimée et d'exister.

Manon est au centre de ce roman et c'est son entourage qui va raconter. Elle est absente de cette narration sauf à de rares passages où la Manon de 2021 intervient pour parler à la Manon de l'époque.

Sur le fil, l'écrivaine joue entre fiction et réalité. Est-ce son histoire qui se cache derrière les traits de cette Manon ? Petit à petit, le récit s'étoffe de prises de parole de la jeune femme. Des passages plus personnels qui nous interrogent sur la véracité des actes énoncés. Manon Fargetton nous livre un roman choral bouleversant dans lequel les fragments de réalité et vérité de chacun s'entrechoquent.



▲ **True story de Kate Reed Petty ; Gallmeister, 2021**

Après une soirée où elle s'est enivrée, Alice, une jeune étudiante, est ramenée chez ses parents par deux camarades. Les jours suivants, elle est incapable de se rappeler ce qu'il s'est passé pendant le laps de temps où elle était inconsciente alors qu'enfile une rumeur d'agression sexuelle... Mais comment se construire quand on a perdu une partie de ses souvenirs, que l'on a été victime d'une rumeur ou à l'origine de cette dernière ? Pour le comprendre, l'auteur nous conte par tranches de vie le devenir des jeunes impliqués dans cette terrible histoire.

La construction narrative de ce roman est surprenante, mêlant plusieurs voix mais aussi des bouts de scénarios de films d'horreurs ou encore des lettres de candidature pour l'université. Si cela peut déstabiliser, l'écriture laisse la part forte aux émotions, car on entre au plus profond des pensées des protagonistes. On s'y perd parfois, comme eux à la recherche de la vérité : que s'est-il réellement passé le soir de la fête ? Un roman exigeant par sa forme, et fort par son sujet. À découvrir !



“Enfant, je refusais de lire !”

LITTÉRATURE. Luc Chomarat, auteur de polars comme de romans de sociétés, auteur jeunesse également, traducteur (une fois... mais quelle fois !) est à Bastia pour Libri Mondì ce week-end. Dans *Le Fils du professeur*, sorti ce mois-ci, il évoque son enfance, une époque « où les enfants n'avaient pas la place qu'ils ont aujourd'hui »

Propos recueillis par Christophe Laurent

Son nom ressurgit de plus en plus souvent dans les rayons de nos libraires. Il a écrit son premier polar, au Fleuve noir au début des années 80, avant de se consacrer totalement à son métier de publiciste. Depuis *Un trou dans la toile* (Rivages/noir) en 2016, Luc Chomarat, désormais retraité de son premier métier de publicitaire, est édité au rythme quasi métroonomique d'un roman par an. Et jamais où on l'attend. Parlant de cinéma, de littérature, d'internet, écrivant aussi pour la jeunesse... Avec un humour d'une grande finesse, cet amoureux des mots, sait s'emparer des sujets les plus terribles de nos sociétés modernes, tout en les fixant dans une réalité sociale précise, dans le couple, dans la famille. En cette rentrée, il prend un nouveau contre-pied avec le très tendre *Le Fils du professeur* (en sélection Prix Fnac 2020, lire ci-contre), récit d'une enfance dans les années 60 et 70. Luc Chomarat est, demain après-midi, l'invité de Libri Mondì, à Bastia.

Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre ce virage, si intime, si personnel, dans ce nouveau roman ?

Le premier confinement m'a beaucoup déprimé. Je me suis dit, « tiens il y a des choses qui ne seront plus possibles, le monde va devenir plus compliqué ». Cela a déclenché quelque chose de nostalgique. Cela nous a tous poussés à réfléchir sur nous-mêmes. Mais ce roman n'est pas trop loin non plus du protagoniste du *Polar de l'été*. Il y a des liens entre mes différents romans même s'ils sont parfois invisibles. Il y a des échos. Le petit garçon du *Fils du professeur* dit qu'il vit dans une famille normale, encore faut-il s'entendre sur ce que cela veut dire, mais pour lui c'est forcément la seule enfance que l'on peut avoir. Al Pacino sur son enfance disait « on était très pauvre mais on ne le savait pas ». Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, c'est sans doute plus difficile de penser comme cela, parce que nous avons très tôt accès à d'autres réalités.

Comment écrire sur son enfance sans verser dans la niaiserie ?

Personnellement, je me relis très peu, je me corrige très peu. L'idée, c'est d'arriver à se souvenir. Se remettre dans ce contexte d'enfant, dans cet esprit, quand on ne se disait pas que notre vie était spécialement triste, gaie ou mignonne : c'était juste la vie. Il faut retrouver ces baskets-là, se positionner à cette hauteur. À ce moment-là, on n'a pas la complaisance que l'on peut avoir quand on est adulte. C'est un peu comme lorsque l'on s'adresse à un en-

fant : il n'y a pas de raison de lui parler comme s'il ne comprenait rien.

« Un père professeur, c'est un père au carré »

Dans *Le Fils du professeur*, ce père, enseignant, pèse à quel point sur le jeune narrateur ?

Un professeur c'est un peu un père au carré. C'est quelqu'un qui sait. On a déjà tendance à penser que son papa sait tout, si en plus il est prof et qu'il a une tendance, quand il s'adresse aux gens, à leur faire cours... en face de ça, il est compliqué de se situer, de trouver son identité, de se construire intellectuellement. C'est une difficulté particulière. C'est notre histoire à tous : comment dépasser son père. Ou le rattraper. C'est très freudien mais je crois que c'est vrai pour les petits garçons. Bien sûr, dans le livre, il y a des choses forcément ressenties. J'ai pris des souvenirs personnels parce que je voulais que ça sonne vrai. Quand on a eu plusieurs histoires d'amour on peut en inventer une. Une enfance on en a eu qu'une. Et c'est sans doute l'expérience la plus forte de notre vie. Donc oui, j'ai eu un circuit de voitures électriques. Mais j'en voulais un depuis tellement longtemps ! Sauf qu'à cette époque mes désirs n'étaient pas très écoutés. C'est vrai que les enfants n'avaient pas, à cette époque, la place qu'ils ont aujourd'hui. On était des choses qui arrivaient, presque des accidents. Si j'écris que « personne ne faisait attention à nous », c'était un avantage et un inconvénient.

Ce dernier roman voit un père qui lit beaucoup. Un jeune frère également. Pas le narrateur. Vous avez fait un rejet étant enfant ?

Cela fait partie de ma relation à mon père pour qui tout passait par les livres. Je refusais de lire les livres qu'il faut lire. Je lisais des BD, je regardais la télé, je ne pouvais pas lire du tout et c'était un vrai conflit entre nous. Je ne me suis mis à lire que lorsque j'ai quitté la maison. Donc j'ai lu tardivement.

Et comme les choses sont toujours ambiguës, j'ai fini par écrire des livres. J'ai donc reconnu un certain héritage. Mais toutes les vies sont comme ça : on est né dans tel endroit, dans telle culture, de telles personnes. Ce sont nos bagages. Il faut à la fois se révolter contre tout ça, en se disant c'est ma vie, et en même temps, c'est stérile de ne pas se servir de ce que l'on nous a donné de bien.

Le Fils du professeur grandit avec la seule télé comme écran. L'hyper connexion aux écrans, cela vous interpelle depuis plusieurs romans ?

C'est toujours pareil : quand on est libre de quelque chose, rien n'est grave. Lorsque quelque chose arrive sur le plan technique, ce n'est ni bien ni mal. Le seul problème, c'est l'usage. Maintenant, avec les téléphones portables, je constate que je parle à des gens qui regardent leurs téléphones.

Si on devait sortir un film réaliste ou néo-réaliste, les personnages se parleraient sans se regarder. Un ado privé de son téléphone pendant 24 heures, il le vit comme une amputation. Je me suis aussi rendu compte qu'avec le GPS, on ne peut plus se perdre... c'est dommage. Parce que si tu ne peux plus te perdre, cela signifie que tu ne peux plus trouver ton chemin !

Personnellement, j'étais un accro à la télé et ça rendait mes parents fous parce que même s'il faisait beau, je passais l'après-midi devant des émissions, des films. Et à 25 ans, ma télé a explosé. Je n'en avais plus. Comme je n'avais pas l'argent de suite, je n'en ai pas racheté... au bout de trois semaines, je me suis aperçu que j'étais très bien. Et je m'en suis passé pendant 20 ans. Je travaillais dans la pub et je n'avais

“Pour être franc, je n'ai pas envie d'emmerder les lecteurs”

pas de télé ! Ce qui est important c'est de pouvoir être libre de ces technologies. Et un être humain en 2021, c'est deux bras, deux jambes et un téléphone. Je ne sais pas ce que cela va donner plus tard... mais j'aimerais juste que les gens autour de moi lâchent un peu leurs appareils. Attention, je me méfie de la nostalgie. Mais regardez, il n'y a plus de lettres d'amour ! Plus de cartes postales ! Cela faisait partie des petites joies de la vie.

Le polar de l'été, Un petit chef-d'œuvre de littérature, Le dernier thriller norvégien... est-ce de l'ironie sur ce monde du livre ?

Non. C'est même le contraire. Dans *Le thriller norvégien*, où la littérature est considérée comme un absolu, au même titre que les autres arts, elle est aussi un business, c'est le monde de l'édition. Vis-à-vis de ça, oui, j'ai une certaine ironie parce que je vois bien comment ça se passe. Malgré les apparences, je traite de sujets assez graves et je préfère que ce soit un peu drôle.

Un trou dans la toile, c'est sur la part de liberté qui nous reste dans ce monde numérique... ce n'est pas très marrant. *Le dernier thriller norvégien* c'est sur la disparition éventuelle de l'écrivain,

Il y en aura pour tous

Tout comme il y a eu Nicolas Mathieu en ouverture l'an passé, cette année, c'est Florence Aubenas qui donnera le coup d'envoi ce soir, dans les jardins suspendus du musée. Puis, comme d'habitude, les auteurs se succéderont durant le week-end, à raison de trois par après-midi. Des rencontres de 45 minutes, voire une heure, où, outre l'animateur, le public aura tout loisir d'interpeller l'auteur, l'autrice. Le programme de cette nouvelle édition est d'un équilibre rare, avec trois femmes, quatre hommes mais surtout du roman, bien sûr, qu'il soit intimiste ou historique, de la nouvelle, de la non fiction, six Français et un Américain. Ce n'est pas un festival de la littérature mais bien des littératures. Et les organisateurs insistent encore pour rappeler qu'il n'y a pas d'entre soi, de coterie, encore moins de snobisme, ces rencontres se veulent

décontractées, sans prétention, pour ceux qui ont lu les livres et pour ceux qu'ils veulent les découvrir. Casser l'image sacrée, tellement tricolore, de l'auteur intouchable, inaccessible, c'est aussi un peu l'objectif de Libri Mondì. En revanche, au regard du succès des précédentes éditions, il est bon d'arriver en avance et de conserver les gestes barrières.

Programme : vendredi 18 h, Florence Aubenas ; samedi 14 h 30, Luc Chomarat ; 16 heures, Kapka Kassabova ; 17 h 30, Jérôme Garcin ; dimanche 14 h 30, Yan Lespoux ; 16 heures, Judith Perrignon ; 17 h 30, Lance Weller.





Jouer aux cow-boys, embrasser les filles... récit d'une enfance

« - Qu'est ce qui se passe dans la tête d'un garçon ? La question me prenait toujours de court. Une chose est sûre il n'y passait qu'une chose à la fois. Le foot, par exemple. Le foot n'est pas une option. Le latin, le grec, sont des options. Le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon. » Au fil des 265 pages, *Le Fils du professeur* déroule le fil d'une enfance qui commence dans la cour de récréation de l'école primaire, à jouer aux cow-boys en faisant le pistolet avec les doigts et se poursuit jusqu'en terminale et les premières sensations amoureuses. Ce sont les années 60 et 70. Et le narrateur, jamais nommé (mais on se doute bien qu'il ressemble fort à l'auteur), conte ses « aventures », les voyages dans la 2CV familiale, le séjour espagnol avec sa belle cousine et les

heures à lire des BD dans son lit. Entre les lignes, c'est aussi un père involontairement écrasant, un père de savoirs, que l'on ne veut justement pas affronter sur son terrain, celui de la lecture, celui du livre. Dans de merveilleux tons Kodachrome, Luc Chomarar parvient à restituer des sentiments enfouis, des odeurs oubliées (les cigarettes brunes), des sons du passé (le flipper), sans tomber dans le grandiloquent ou le moraliste. L'auteur s'intéresse à la joie d'être enfant, puis aux tourments de l'adolescence.



Le Fils du professeur
La Manufacture de livres,
265 pages, 19,90 euros

Comment être choisi parmi les premiers dans l'équipe de foot ? Et, surtout, comme embrasser ? C'est délicat, tendre et le lecteur se dit que, oui, être enfant, c'est, souvent, un bonheur simple. ■

Ch. L.

Pierre Vallette

sur un monde qui devient totalement numérique. Je préfère en faire une fantaisie. Et puis, pour être franc, je n'ai pas envie d'emmerder les lecteurs !

Après le succès d'Un trou dans la toile, Grand prix de littérature policière, vos lecteurs s'attendaient à vous voir creuser cette veine du polar...

J'aime bien tous les genres. Quand on rentre dans une librairie, il y a des rayons polar, science-fiction, littérature générale, développement personnel... chez moi, dans les étagères, c'est en vrac. Les genres, c'est du marketing.

Ce qui m'intéresse c'est si le bouquin est bon ou pas. Pour écrire c'est pareil. Là, j'essaie d'écrire un bouquin sur mon chien. Sur les animaux. Je vais dire un gros mot mais je trouve que c'est une démarche capitaliste de mettre une étiquette, de trouver une catégorie. C'est moins vrai au cinéma, parce que le public s'intéresse aux acteurs ou aux réalisateurs et

qu'ils font souvent un peu de tout. La littérature est plus marketée. *Crimes et Châtiments* devrait être au rayon polar alors ! C'est là-dessus qu'a été pensée la série Colombo.

« Jim Thompson est un grand »

Sur votre précédent métier dans la publicité, que l'on croise dans plusieurs romans, pourquoi être aussi dur avec ce milieu ?

C'est le monde du travail du général. Qui n'est pas si simple. Sinon il n'y aurait pas de chômeurs. Bien sûr, je manie le cliché comme lorsque j'écris sur la coke en pensant à des personnages que j'ai connus. Ce n'est peut-être pas de bon ton de dire ça mais c'est un métier que j'ai beaucoup aimé, qui m'a beaucoup appris. On n'en connaît que les clichés. Et

quand j'ai vu la série *Mad Men*, qui se passe pourtant dans les années 50 aux États-Unis, je me suis dit que c'était assez juste de ce qui se passait dans une agence.

Ces premières lignes, « J'ai pris le tramway pour sortir de la ville... », vous vous en souvenez ?

La mort viendra, petite ! Le roman de Jim Thompson que j'ai traduit pour Rivages en 1988. Thompson, c'est vraiment un grand. Je connaissais Guérif (fondateur de Rivages) et il m'avait confié ça.

Je trouvais tellement mythique d'avoir traduit Thompson.

Et dans ce bouquin, son héros a, c'est rare chez lui, cette part de lumière, c'est une histoire assez tendre pour une fois, tout en gardant l'âpreté de ses autres textes. Je n'ai pas continué la traduction parce que j'avais commencé à travailler dans la pub et j'avais besoin de contact social. La traduction, c'est plutôt

solitaire. Et je ne pouvais pas forcément en faire un métier.

Vous avez écrit sur le cinéma, fait une préface pour un essai sur Richard Fleischer. Le scénario ne vous a jamais tenté ?

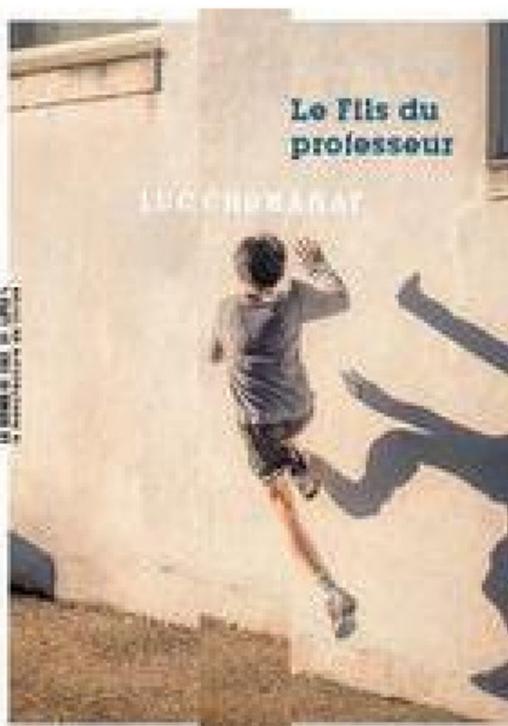
Ce ne sont pas des mondes aussi poreux que l'on pourrait le croire. Cela ne me déplaît pas. Y compris pour des raisons économiques.

Mais il y a une question de délais bien différente, entre une écriture et une mise sur écran, il peut se passer cinq ou six ans.

Mon cinéma, celui que j'aime, c'est comme les livres, j'ai envie de dire que j'aime les bons films, sans genre spécial. J'aime Ozu, Tarkovski, ou Argento, Friedkin, Carpenter. Je viens d'aller voir *Bac Nord*, j'ai trouvé ça formidable.

Si le cinéma français commence à faire des films pareils !

L'Est éclair



LE FILS DU PROFESSEUR

Le narrateur, dont la famille a récemment été rapatriée d'Algérie où son père enseignait, habite à Saint-Etienne. De son enfance à son adolescence, nous suivons ses découvertes, ses questionnements et les cheminements de sa pensée. Le père, professeur en lycée, est rigide et se lamente du manque de culture de son fils. La mère, femme au foyer, sait offrir des moments de magie pure, mais ils sont finalement rares et le narrateur ne semble pas trouver

sa place dans cette famille. Il est toujours difficile d'écrire sur ce « presque rien », qui est pourtant l'essence même de nos existences, sur la volatilité des sentiments, sur le temps qui passe et sur cette insatisfaction qui, parfois, nous mine. Luc Chomarot, dans ce roman, y parvient avec maestria. Alors bien sûr, il n'y a pas de rebondissements, de rencontres imprévues, de coups de foudre improbables à Beverley Hills ou à Shanghai, mais si vous décidez de venir à la rencontre de Bruno, de Batou, de Constance, d'Audrey et des autres, alors vous ne regretterez pas le voyage.

Le fils du professeur - Luc Chomarot, ed. La Manufacture de livres, 265 pages, 19,90 euros.

Femmes

D'AUJOURD'HUI

LIRE

LA BIBLIOTHÈQUE DE MICHEL DUFRANNE

2021, une rentrée littéraire plus « humaine » que jamais



INNOCENCE JOYEUSE

Luc Chomarat délaisse les polars pour nous offrir une friandise. En racontant ses souvenirs de petit garçon – mais sont-ce réellement ses souvenirs? – de l'entrée à la maternelle jusqu'à la sortie de « rhéto », il nous brosse un portrait de la France des années 60/70, mais surtout nous parle des angoisses, plaisirs, interrogations, bonheurs... de l'enfance et de l'adolescence. Chaque instant (la naissance d'un petit-frère, le premier baiser, etc.), chaque questionnement (comment rendre fiers ses parents? Où se placer dans la cour de récré? etc.) sont abordés avec sensibilité, fraîcheur et humour. Un texte universel, véritable rayon de soleil dans cette rentrée.

Le Fils du professeur,
Luc Chomarat,
La Manufacture de Livres



© moodboard/Adobe Stock

Pages réalisées par Laurent Gourlay

Évolutions d'OCTOBRE

Octobre, l'été s'éloigne mais la douceur s'accroche. Dehors, l'automne fait discrètement son travail de sape, préparant le terrain pour l'hiver. Dans la rubrique Livres, des tâches parlent, un enfant rêve, un ballon rebondit on ne sait où et le bonheur s'affiche.

Une enfance stéphanoise

Une enfance dans une famille ordinaire, à Saint-Étienne, dans les années 60-70. L'école primaire, filles et garçons séparés, l'arrivée du petit frère, le catéchisme et la messe, la 2CV, « un tacot qui ressemblait à un parapluie pété », puis le collège, le lycée, les filles, tellement hors d'atteinte... Une vie banale, raisonnable, un peu grise, sans drames ni grands éclats. Mais, heureusement, il y a les jeux avec les copains, Josh Randall et sa carabine à canon scié, la cousine Lina, les BD, les boums, les filles, tellement fascinantes... Dehors, le monde bouge. Des hommes marchent sur la lune, la guerre du Vietnam se termine, les Verts de l'AS Saint-Étienne courent d'exploits en exploits.

